

Saint-Jean-de-Latran, assurant la relève du passé pour lire et traduire à voix haute, donne aussi à voir ce qu'il recèle encore de potentialité inaboutie et qui, sans lui, jusque-là, demeurait face contre terre. Voici pourquoi l'exceptionnelle compétence épigraphiste de Cola di Rienzo, dont les historiens n'ont nulle raison de douter, est le principal ressort de sa prise de conscience politique¹⁵. Grâce à elle, ce grand cadavre à la renverse qu'est la ville de Rome devient un corps écrit qui vibre à nouveau de tous les futurs non advenus.

Voici exactement ce que fait Cola di Rienzo, dans le récit de l'*Anonimo romano* : il relève les traces du passé, mais il les relève au sens propre, pour les hisser à hauteur de l'avenir qu'elles lui inspirent. Telle est donc l'usage énergétique qu'il fait de l'*antiquitas*, cette part du passé qui, parce qu'il ne passe pas, parce qu'il n'est pas hors d'usage comme peut l'être la partie morte de la *vetustas*, doit être réaffecté au présent de l'action politique. Au fond, l'*inventio* qu'il pratique est encore toute médiévale. Elle ressort de l'exercice

15. Armando Petrucci, *Jeux de lettres. Formes et usages de l'inscription en Italie, XI-XV siècle* [1980], traduit de l'italien par Monique Aymard, Paris, Éditions de l'ÉHESS, 1993, p. 35.

du rempli davantage que de la conservation. Il ne s'agit nullement de transmettre telle quelle une tradition – ce serait, au sens benjaminien, catastrophique – mais bien de la réinventer. Le passé ne sort pas indemne de ce que Frédéric Boyer appelle, justement, « le combat que nous osons lui livrer ». Perdre pour conserver, oublier pour se souvenir : telle est, profondément, la logique du rempli. Celui-ci implique donc toujours un sacrifice. Puisque tout ne peut passer l'épreuve du temps, puisqu'il faut bien admettre qu'il y ait de la perte, celui qui entend remployer les dépouilles du passé doit se résoudre à discriminer l'héritage. Pour rendre compte de ce mouvement dialectique, c'est Jean-Claude Bonne qui a suggéré l'emploi de la notion de « relève » que j'emploie ici¹⁶. Ce terme est la traduction proposée par Jacques Derrida de l'*Aufhebung* de Hegel, désignant ce mouvement dialectique par lequel

16. Jean-Claude Bonne, « "Relève" de l'ornementation celle patienne dans un Évangile insulaire du VII^e siècle (Les Évangiles de Durrow) », dans *Ideologie e pratiche del riempiego nell'alto Medioevo. Atti della Settimana di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo (Spoleto, 16-21 aprile 1998)* (2 vol.), Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo (46), 1999, vol. 2, p. 1011-1053 : p. 1018-1020.

l'Esprit, en ses figures successives, progresse vers toujours plus de raison¹⁷. Chacune de ses étapes consomme l'abandon du moment précédent et sa reprise sublimée par la mise à jour d'une vérité qui était déjà là, mais enfouie.

Bien entendu, les historiennes et les historiens d'aujourd'hui doivent, à leur tour, discriminer cet héritage – ils ont pris congé de la philosophie de l'histoire avec la même énergie qu'ils demeurent intrançais dans le refus de tailler dans le temps passé des extraits utiles à l'idée flatteuse qu'ils se font d'eux-mêmes, pour y retrouver « une vérité à [leur] ressemblance et à [leur] seule convenance¹⁸ », comme l'écrivait Lucien Febvre en 1919 lorsqu'il s'agissait de réaffirmer l'histoire comme science contre ses appropriations meurtrières. Car c'est désormais le passé tout entier, en bloc, quels que soient les sentiments qu'il leur inspire, qu'ils doivent viser.

Reste qu'il y a quelque chose dans le geste de Cola di Rienzo qui engage, pour nous encore,

17. Jacques Derrida, « Le puits et la pyramide. Introduction à la sémiologie de Hegel », dans *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. 79-127.

18. Lucien Febvre, « L'histoire dans le monde en ruines », *Revue de synthèse historique*, 30, 1920, p. 1-15 : p. 4.

la dignité de l'histoire, son énergie et sa volonté propre. Dans son prologue, l'auteur anonyme de la chronique narrant l'aventure politique de Cola di Rienzo ne se contente d'ailleurs pas d'expliquer les raisons pour lesquelles il a décidé de rendre en langue vulgaire ce qu'il a vu et entendu comme « assurément vrai », « pour une utilité et un plaisir communs »¹⁹. Remontant jusqu'aux origines mythologiques de l'écriture avec Cadmos, le fondateur légendaire de Thèbes auquel les Grecs attribuaient l'invention de l'alphabet phénicien, l'*Anonimo romano* fait de l'inscription écrite un rempart contre la défaillance des souvenirs humains. Mais cette mémoire s'inscrit *in situ*, « placé[e] dans les lieux célèbres », « là où les faits avaient eu lieu ». Écrire l'histoire, c'est donc déplacer pour préserver de l'usure du temps et ralentir l'oubli. « Je me tiens à l'écart », dit-il, mais suis prêt à accomplir cette tâche, car « cette peine » est aussi un apaisement. Grâce à elle, dit-il encore, « je ne perçois pas la guerre et les tourments qui se répandent dans tout le pays »²⁰.

19. Anonyme romain, *Chronique...*, *op. cit.*, p. 39.

20. *Ibid.*, p. 37-39.

On peut entendre cet appel à la consolation, car il permet aussi de rejoindre une crainte très ancienne, ou très enfantine, qui naît de la disparition des choses passées dès lors qu'elles demeurent hors d'atteinte d'une présence observable et palpable. Où va le présent quand il devient passé ? Où loge-t-il, où se niche-t-il, où attend-il patiemment qu'on le relève ? Est-il possible que nos joies évanouies soient perdues à jamais ? On ne craint jamais en vain — car en craignant, on prévient parfois. Mais nos peurs anciennes, où sont-elles ? Où ressurgiront les angoisses qu'on a éprouvées, et qui vont sans doute leur chemin, souterrainement, cherchant quelque part leurs points de résurgence, comme font les fissures du karst ? Et lorsque les chemins bifurquent, les directions qu'on n'a pas prises, celles qui dessinent des futurs non advenus, n'y a-t-il vraiment aucun moyen de les rejoindre ? Il est une histoire sagement ordonnée, lisse comme une frise, qui permet de ne plus se poser ces questions. Une histoire qu'il suffirait de dérouler comme on dévide une pelote, et qui fait de la suite des faits un enchaînement de causalités. Toute chronologie est, de ce point de vue, mensongère, puisqu'elle enchaîne et entraîne, une date après l'autre, un

récit qui se donne comme inexorable alors qu'il n'est que la résultante, le plus souvent hasardeuse, de l'élimination progressive de tout ce qui aurait pu être. Écrire l'histoire des futurs du passé revient à déjouer la fausse évidence de cette linéarité.

Comment alors penser la nécessité historique d'une ligne brisée ? Prenons là encore un détour. « Au milieu du chemin de notre vie, je me trouvais dans une forêt obscure, car la voie droite était perdue. » De la *Comédie* de Dante, Malcolm Lowry a écrit une version moderne et ivrogne. C'est ainsi du moins qu'il qualifiait lui-même *Au-dessous du volcan*, paru en 1947. Vous savez comment marchent les ivrognes : d'un pas à la fois incertain et assuré. Après une rude journée semée d'épreuves, le jour de la fête des morts dans une petite ville du Mexique, l'ancien consul Geoffrey Firmin rentre chez lui, imbibé de whisky, dans un état comateux. Il flotte. Ce n'est pas qu'il a perdu le sens de l'orientation, ce n'est pas qu'il a perdu le sens de l'orientation, ce n'est pas que les chemins viennent à manquer ; tout au contraire, il est entouré de chemins possibles, d'une impénétrable forêt de chemins. La voie droite est perdue — aucun chemin qui ne soit une direction déterminée. On cite Dante, mais on pourrait aussi bien citer *Antigone* de Sophocle,

lorsque le cœur s'exclame au vers 360 : « Ayant tous les chemins, sans chemin, il marche vers rien. » Ce qui signifie : celui qui est incapable de se perdre est perdu à jamais.

Et voici comment Malcolm Lowry décrit la démarche du consul, qui avance en titubant : « *as somehow, anyhow, they moved on* ». Cela ne se traduit pas seulement par « d'une manière ou d'une autre ils avancent », mais « de toute façon d'une certaine façon ils avancent »²¹. Je suis personnellement tenté de suivre la traduction inquiète de Clément Rosset dans son petit traité cinglant sur l'idiotie du réel, et qui commence par cet exercice de micro-lecture. Pour rendre *somehow, anyhow*, il risque : « d'une certaine, de toute façon ». Ce qui est en jeu, c'est la question du quelconque et de la nécessité. Si l'on peut faire tout ce qu'on veut, on ne pourra jamais vraiment faire n'importe quoi – puisque toute indétermination cesse au seuil de l'existence. Dès lors qu'il se retourne sur ces pas, le consul se rend compte qu'il a marché d'une certaine manière, et que ses pas tracent

21. Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan* [1947], traduit de l'anglais par Stephen Spriel et Clarisse Francillon, Paris, Gallimard, 1973, p. 125.

un chemin, *de cette façon-ci*. Et Clément Rosset de commenter : « Nous appelons insignifiance du réel cette propriété inhérente à toute réalité d'être toujours indistinctement fortuite et déterminée. » Voici le profond paradoxe que révèle la littérature à la philosophie : « Ce qui fait verser la réalité dans le non-sens est justement la nécessité où elle est d'être *toujours* signifiante. »²²

Telle est également la raison pour laquelle nous ne pouvons plus désormais nous contenter de dévaler les pentes d'une histoire orientée. D'où la reconsidération actuelle de l'histoire contre-factuelle, qui ne se contente pas de dire ce qui fut, mais projette ou imagine ce qui aurait pu être, se risquant parfois au procédé littéraire d'un mensonge volontaire où l'historien essaierait d'imaginer ce qu'il se serait passé si Louis XVI n'avait pas été reconnu à Varennes et qu'il avait vraiment quitté le royaume de France, ou si, au contraire, il n'aurait pas songé à fuir. Tout cela paraît une sorte de liberté littéraire que l'historien s'accorderait, en lâchant la bride à l'imagination, abandonnant d'un cœur léger les rigueurs de la méthode. C'est

22. Clément Rosset, *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Paris, Minuit, 1978, p. 13.

tout le contraire. Pierre Singaravélou et Quentin Deluermoz ont montré que c'est en prenant au sérieux sa nature scientifique que l'histoire est travaillée par l'hypothèse contrefactuelle²³. N'est-ce pas le travail permanent de la science que de poser des hypothèses, de construire des équations pour en changer les variables, d'imaginer des expériences de pensée en se demandant « qu'est-ce qui se serait passé si » ? L'histoire économique la plus modélisante, par exemple, ne cesse d'utiliser des contrefactuels implicites.

Seule une histoire à la fois assurée de sa sollicité scientifique et suffisamment sûre d'elle-même pour se risquer dans la littérature peut faire aussi l'histoire des futurs non advenus, en quelque sorte « désévidentialiser » l'histoire. C'est-à-dire se souvenir qu'à tout moment l'histoire est possible, qu'à tout moment nous sommes sur le fil du rasoir, que le cours politique des choses n'est jamais fatal et que l'historien a pour ambition, à la fois politique et poétique, de retenir le temps, c'est-à-dire de ramener son écriture au moment

où les choses ne sont pas jouées d'avance. Voici, à mon sens, ce qui peut apparenter la mise en intrigue historienne avec toutes formes de création contemporaine. Voici en tout cas de quoi lui fournir, pour l'avenir, un programme d'une ambition qui n'apparaîtra folle qu'à ceux qui ne voient pas qu'elle est à la mesure du danger benjaminien qu'elle entend conjurer.

Le 6 avril 1980 paraissait dans *Le Monde* un entretien intitulé « Le philosophe masqué ». Quelqu'un s'y exprimait anonymement sur le rôle des intellectuels dans la société française — au moment où tout le monde savait que Jean-Paul Sartre était très malade (il meurt neuf jours plus tard, le 15 avril 1980). Il avait insisté auprès du journaliste pour ne pas dire son nom. « Pourquoi vous ai-je suggéré que nous utilisions l'anonymat ? Par nostalgie du temps où, étant tout à fait inconnu, ce que je disais avait quelques chances d'être entendu. Avec le lecteur éventuel, la surface de contact était sans ride. Les effets du livre rejaillissaient en des lieux imprévus et dessinaient des formes auxquelles je n'avais pas pensé. Le nom est une facilité. »

Celui qui s'exprimait ainsi allait être démasqué peu de temps après sa mort, quatre ans

23. Pierre Singaravélou et Quentin Deluermoz, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Seuil, 2016.

plus tard. C'était Michel Foucault, qui avait écrit « Qu'est-ce qu'un auteur » en 1969 et qui avait usé, dans les années 1970, de maints stratagèmes pour tenter, mais toujours en vain, de ne plus publier de livres en son nom propre. Cet entre-tien (qui se trouve aujourd'hui dans les *Dits et écrits* puisqu'il lui a été réattribué) est une formidable critique sur ce que la notoriété obscurcit dès lors que ce qui est dit compte moins que la personnalité de qui le dit. On y lit ceci, qui me semble pouvoir éclairer un avenir possible : « Je rêve d'un âge nouveau de la curiosité. On en a les moyens techniques ; le désir est là ; les choses à savoir sont infinies ; les gens qui peuvent s'employer à ce travail existent. De quoi souffre-t-on ? Du trop peu : de canaux étroits, étirés, quasi monopolistiques, insuffisants²⁴. »

Peut-être est-ce cela que l'on pourrait appeler le caractère hugolien de Foucault. Michel Butor a décrit « l'écriture poule » de Victor Hugo : il en fait trop, il en dit trop, il montre trop, il parle trop,

24. Michel Foucault, « Le philosophe masqué » (entretien avec Christian Delacampagne), dans *Dits et écrits IV, 1980-1988*, Paris, Gallimard, 1994, rééd. *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 923-934, citations p. 923 et p. 927.

il écrit trop, il en veut trop, il survit trop – bref « il agit trop : il nous encombre, il nous malmené, il nous entraîne, il nous réveille nos rêves auxquels nous avions cru renoncer. À ce moment, nous nous sentons saisis par le pied²⁵ ». D'accord, mais mieux vaut sans doute en faire un peu trop que vraiment pas assez. Nous n'en faisons pas assez. Entendons le cri de Sade, qu'il lance entouré de fous : *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*. Encore un effort, non pour agir, mais pour voir et entendre tous ceux qui agissent, qui agissent justement, à leur place, sans rien bâcler, avec calme et netteté, mais encore, mieux encore, plus sérieusement encore. « De quoi souffre-t-on ? Du trop peu. » C'est encore trop peu – je suis certain qu'on peut faire mieux.

25. Michel Butor, *Hugo. Pages choisies*, Paris, Buchet/Chastel, 2016, p. 12.

François Hartog

L'histoire à venir ?

Partons d'une certitude : l'histoire à venir, quelle qu'elle soit, je ne la verrai pas, et ne l'écrirai pas ! Ce qui ne m'interdit en rien de m'interroger avec vous sur la question elle-même.

Avec une première remarque. Poser une telle question à un historien eût naguère encore choqué. « Je ne suis pas prophète, pas même du passé », telle était sa réponse usuelle, bien rodée, qui fusait aussitôt. Depuis que l'histoire s'est professionnalisée, qu'elle a aspiré, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à être comptée au nombre des sciences, elle s'est, en effet, proclamée la science du passé. Le présent était à la politique et l'avenir à Dieu, ajoutait-on encore couramment dans les années 1860. Science, toutefois, voulait dire recherche des causes des phénomènes et, par montée en généralité, aspiration à l'établissement de lois. Le modèle était les sciences de la nature et la médecine expérimentale de Claude Bernard. À terme, la causalité mise en loi et devenant ainsi une loi de l'Histoire eût pu ou dû ouvrir sur de la

prévision. Avec l'historien en savant, pas en politique, et assurément pas en prophète.

Probablement, le seul historien à avoir tenu une position de prophète (*vates*) est Michelet. D'où la place ambivalente qui lui est faite chez les historiens. En juillet 1830, une « grande lumière » se fit, écrit-il, et « je vis la France ». Mais les journées de Juillet valaient comme achèvement, croyait-on alors, de 1789. Car, avec l'installation de la monarchie constitutionnelle, la France nouvelle et l'ancienne France se rejoignaient enfin. Juillet 1830 opérant comme renouement de continuité, Michelet peut se lancer avec assurance dans son *Histoire de France*, qui l'occupera près de quarante ans. Guidé par la lumière de la Révolution, qui donne sens et oriente toute l'histoire des siècles passés, il devient le déchiffreur de l'histoire. À l'instar des premiers chrétiens qui se livraient à une lecture prophétique de l'Ancien Testament comme annonce de la venue du Christ, Michelet développe une lecture prophétique du passé de la France comme conduisant vers la Révolution qui, en retour, éclaire le passé. C'est le sens même de la marche du Peuple. Jusqu'en 1870 du moins : moment d'obscurité et de profonde désorientation pour Michelet aussi.

Mais, au début du xx^e siècle, la crise de la raison et la guerre de 1914 douchèrent fortement les benoîtes aspirations scientifiques de l'histoire triomphante. Aussi, dès 1919, Paul Valéry dénonçait-il, dans *La Crise de l'esprit*, la faillite de l'histoire, de cette histoire qui avait prétendu prévoir, mais qui avait, en réalité, démontré son incapacité à voir l'inédit : une histoire qui, écrivait-il, « pensait bien à un lendemain, mais point à un lendemain qui ne se fût jamais présenté ». Parce que l'œil ne voit que ce qu'il connaît déjà. Reconstituant qu'il était aussi difficile de « reconstruire le passé, même le plus récent » que de « construire l'avenir », il concluait avec l'impatience d'une formule lapidaire : « Le prophète est dans le même sac que l'historien. Laissons-les-y. »

En lançant, en 1929, les *Annales*, Marc Bloch et Lucien Febvre qui, l'un et l'autre, ont fait la guerre, veulent apporter une réponse historienne à cette mise en demeure et à cette crise. Pour aller à l'essentiel, ils la cherchent, en récusant le langage scientifique qui voulait faire du passé, et de lui seul, le domaine de l'histoire, et en réintroduisant l'historien dans l'histoire. L'historien voulait être « hors du rang », pour parler comme Péguy, ils le remettent « dans le rang ». Pour eux, l'histoire, qui